Grandeur et misère de la sociologie allemande : une introduction

Note de lecture

Christian PAPILLOUD, *Introduction à la sociologie allemande*,
Montréal, Liber, 2011, 223 pages

KAVIN HÉBERT

Le monde universitaire francophone s'est habitué depuis plusieurs années à une certaine conception de la sociologie allemande que l'on désigne souvent du nom de « sociologie compréhensive ». Pour mieux faire avaler aux étudiants en sociologie les concepts jugés parfois lourds et équivoques de cette tradition « allemande », on préfère l'associer à un autre courant de la sociologie américaine que l'on nomme « interactionnisme symbolique ». Cette malheureuse confusion est devenue par la force des choses un canon indiscutable dans l'enseignement des grandes traditions sociologiques, en raison de ses vertus pédagogiques : mieux vaut faire passer Max Weber pour l'ancêtre du courant (américain) de l'interactionnisme — c'est fort utile pour initier l'étudiant à la recherche empirique — que pour un sociologue nominaliste versé dans l'érudition historique et hâtivement associé à l'école philosophique néokantienne. Par un tour de force certain, l'ouvrage de Christian Papilloud invite les universitaires à se débarrasser de cette vision canonique très réductrice de la sociologie allemande et à se plonger dans la lecture d'une tradition sociologique éclatée, hétérogène et qui cherche encore à assurer sa légitimité dans une Allemagne qui ne lui reconnaît pas toujours son autonomie disciplinaire dans le vaste champ des « sciences de la culture ».

Papilloud ne cherche aucunement à faire œuvre d'historien de la discipline. Le lecteur sera sûrement étonné par la présentation très pédagogique de son ouvrage, qui s'adresse visiblement à un public étudiant. En ce sens, si l'approche de l'auteur vise à initier aux concepts importants des différentes œuvres abordées, Papilloud défend simultanément une thèse historique — qui prend souvent le dessus sur le caractère didactique de l'ouvrage — qui fait état de l'évolution d'un débat inachevé sur le rôle de la normativité (les jugements de valeurs) dans la construction de la sociologie allemande. En un premier temps, Papilloud plonge le lecteur dans les origines de la sociologie allemande qui, dans le sillage des travaux fondateurs de Georg Simmel et de Leopold von Wiese, s'est construite au début du ^{xx}^e siècle sur la base d'une approche formaliste consistant essentiellement en « l'étude des formes sociales qui résultent des relations entre les acteurs sociaux » (Papilloud 24). Si cette approche fait très tôt école en Allemagne, elle est pourtant fortement concurrencée par d'autres tendances comme le marxisme universitaire (les socialistes de la chaire, comme Gustav Schmoller) et, dans une moindre mesure, par l'approche de Weber qui, sans faire école, attire de nombreux disciples¹. Dès ses origines, la sociologie est déjà mise sur la sellette grâce à une série de querelles portant sur le rapport aux valeurs, comme en témoigne la position, très controversée au début des années 1900, sur la nécessité d'une sociologie scientifique débarrassée de ses jugements de valeur. Autrement dit, le statut scientifique de la sociologie était bien loin de faire consensus dans la communauté universitaire.

En un deuxième temps, Papilloud présente les figures importantes de l'époque, qui ont tenté tant bien que mal (comme Max Scheler et Leopold von Wiese) de consolider la tradition formaliste sous la République de Weimar. Cependant, la volonté des formalistes de justifier la sociologie par des postulats scientifiques n'a pas réussi à s'imposer dans une communauté

universitaire très conservatrice et dominée par la philosophie. En effet, le fort penchant de certains sociologues en faveur de la philosophie sociale les a plutôt amenés à rejeter l'idée d'une sociologie de type descriptive et compréhensive au profit d'une sociologie normative qui entretient une relation ambivalente avec les idéologies politiques de l'époque, comme le revendiquent certaines figures importantes de l'époque, tels Alfred Vierkandt, Alfred Weber et Hans Freyer. Papilloud démontre bien que ce préjugé favorable à la philosophie sociale faisait en sorte que toute tentative de légitimation du caractère empirique de la sociologie rencontrait plus d'hostilité qu'autre chose. Mais il ne faut pas sous-estimer la relation féconde que la sociologie, en ces temps troublés, a pu entretenir avec la philosophie, comme en témoigne l'œuvre (essentiellement américaine) du sociologue Alfred Schütz qui puisait dans la phénoménologie husserlienne (de pair avec une réévaluation critique de la théorie weberienne de l'action) les concepts essentiels à sa sociologie de la connaissance quotidienne. C'est d'ailleurs Schütz qui, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, jeta les bases méthodologiques de ce que l'on appelle aujourd'hui la « sociologie compréhensive ».

Si la volonté d'inscrire la discipline sociologique dans une approche plus empirique que philosophique est très forte après la Seconde Guerre mondiale, Papilloud montre clairement que de nouvelles lignes de tension se dessinent dans la communauté universitaire de l'après-guerre. Tout d'abord, la tentative de René König de refonder la sociologie dans une perspective entièrement débarrassée de toute théorisation philosophique vise d'une certaine manière à exorciser les erreurs de la tradition formaliste de l'époque weimarienne. König et ses collègues de Köln cherchaient à renouer avec une sociologie qui se situerait davantage dans la tradition positiviste française et qui, dans cette optique, ne s'en tiendrait « qu'au seul examen de la réalité pratique » (148). Si cette exigence d'empirie s'imposait alors dans l'Allemagne des années 1950

comme un moyen de débarrasser la sociologie de son penchant nationaliste, elle a pourtant généré son lot de controverses, comme en témoignent notamment les vues, loin de faire l'unanimité, d'un sociologue comme Helmut Schelsky qui voulait faire table rase de la tradition sociologique allemande d'avant-guerre. Une deuxième ligne de tension apparaît dans la célèbre querelle du positivisme des années 1960, qui opposa la vision rationaliste et déductiviste de Ralf Dahrendorf et de Karl Popper à la vision dialectique et critique de Theodor Adorno et de Jürgen Habermas. Cette querelle a non seulement exacerbé les conflits entre positivistes et dialecticiens, qui ne s'entendaient pas du tout sur le rôle des valeurs dans la construction d'un savoir sociologique, mais elle a aussi contribué à affaiblir l'image publique de la sociologie en jetant le discrédit sur sa capacité à générer une approche consensuelle quant à ses fondements scientifiques. De là découle la troisième ligne de tension, qui s'est soldée par une confrontation à somme nulle entre les positions de Habermas et de Niklas Luhmann sur la relation que la sociologie entretient par rapport à la normativité. Sans vouloir décourager ses lecteurs, il faut noter que Papilloud termine son ouvrage en esquissant trop brièvement les développements empiriques de la discipline depuis les années 1970-1980, une époque qui témoigne de l'évolution d'une science tiraillée par les conséquences de son extrême spécialisation ainsi que par sa marginalisation relative au sein de la grande famille des « sciences de la culture ».

Quoique l'ouvrage de Christian Papilloud a tout le mérite de faire découvrir une tradition sociologique passionnante à un lectorat francophone d'une manière simple et pédagogique, on est en droit de se demander à qui s'adresse véritablement cet ouvrage. Il se dégage de l'approche de l'auteur une tension implicite entre l'objectif pédagogique de l'ouvrage qui le destine à un public étudiant, et la thèse historique qu'il développe sur la relation irrésolue entre science empirique et normativité, qui, elle, est plus susceptible d'intéresser les spécialistes de l'histoire

de la discipline. À notre avis, cet ouvrage risque de décevoir autant l'étudiant que le spécialiste. D'une part, l'étudiant préférerait une perspective beaucoup moins théorique de la discipline et demeurerait assurément indifférent aux développements de la tradition formaliste d'avant 1945. En effet, l'exceptionnalisme de la sociologie allemande est peu susceptible d'intéresser un étudiant qui, aujourd'hui, cherchera plutôt à comprendre l'actualité théorique et empirique de la sociologie allemande, qui déborde largement les frontières géographiques. Pour pallier à cette lacune, Papilloud aurait eu intérêt à s'intéresser davantage aux développements empiriques de la sociologie allemande depuis les années 1970, sans pour autant sacrifier les débats théoriques qui demeurent important dans la constitution de la discipline. D'autre part, le spécialiste vantera sûrement l'effort de vulgarisation pour le compte d'un public plus large, mais il verra dans cette approche pédagogique un intérêt somme toute limité. De ce point de vue, il eût été profitable de développer plus à fond l'historique de la controverse qui oppose les positivistes et les normativistes dans les différentes étapes du développement de la pensée sociologique allemande. En fin de compte, peut-être que certains enseignants trouveront cet ouvrage utile, dans la mesure où il offre une présentation claire et accessible de ce qu'est la sociologie allemande. Néanmoins, force est de constater que la barrière linguistique qui sépare le lecteur francophone du monde germanique rend difficile la possibilité pour le premier d'approfondir la lecture d'œuvres sociologiques trop peu traduites en français et souvent désuètes. Bref, il faut avoir l'âme d'un historien pour apprécier l'ouvrage de Christian Papilloud à sa juste valeur.

Note

1. Il faut se rappeler que l'œuvre de Max Weber n'a jamais fait école en Allemagne. C'est davantage les sociologues allemands en exil et les Américains qui, après la Deuxième Guerre mondiale, en ont fait un classique.